

Lorenzaccio de Musset - Introduction

I / Qui était Musset ?

Alfred de Musset (11 décembre 1810 - 2 mai 1857)



1. Un enfant prodige

Né dans une **famille aisée et cultivée**, de petite noblesse, qui lui transmet le goût des arts et de la littérature. (Son père avait édité les œuvres complètes de Rousseau dont il rédigea la biographie). Enfant heureux mais nerveux, il est choyé par sa mère. Il suit une **scolarité brillante** ; introduit dès l'âge de 17 ans dans les cercles parisiens et les salons littéraires, notamment celui de Hugo et celui de Charles Nodier, où il fait figure de **jeune dandy très doué et débauché, raffiné et cynique**.

Il publie, à seulement 19 ans son premier recueil de poèmes, virtuoses : *Contes d'Espagne et d'Italie*. Il se lance, l'année suivante, dans la droite ligne romantique, dans le théâtre : écrit et fait publier *La Nuit vénitienne* => mais échec retentissant, qui fait qu'il décide, non pas d'arrêter d'écrire du théâtre, où il reste persuadé de son talent, mais de ne plus le soumettre à la représentation : il invente le « **théâtre à lire** » et décide de publier ses pièces dans 2 recueils qu'il intitule *Un spectacle dans un fauteuil*.

En 1832, première rupture : son père meurt. Musset arrête ses études commencées sans conviction (droit puis médecine) et devient collaborateur à la *Revue des Deux Mondes* où il rédige des comptes-rendus de spectacles - la plupart des écrivains de l'époque sont ainsi journalistes.

2. L'amant de Georges Sand et la période des chefs-d'œuvre

En 1832 aussi : il y rencontre Georges Sand, avec qui il noue relation passionnelle mais tumultueuse. En 1833, graves hallucinations (dédoublement) lors d'une promenade à Fontainebleau avec elle. En 1834, ils séjournent ensemble en Italie (Pise, Florence, Venise), pays très apprécié de Musset, où Musset soit écrit soit achève *Lorenzaccio*, à partir d'un manuscrit que Georges Sand lui a offert (des proches de l'écrivain assurent que la pièce a été commencée dès fin 33, avant le départ en Italie, d'autres soutiennent qu'elle a été écrite pendant le voyage). Mais Musset y tombe malade : Georges Sand fait venir un médecin, qui devient son amant, et Musset rentre seul à Paris. Quelques raccommodements suivent mais finissent par **se séparer définitivement** en mars 1835. *Fantasio* et *On ne badine pas avec l'amour paraissent* en 1834. Cette rupture entraîne une grande période d'écriture pour Musset : les *Nuits*, publiées en 1835 ; la *Confession d'un enfant du siècle*, publiée en 1836 => deux textes considérés comme emblématiques du romantisme français. Les liaisons amoureuses éphémères se succèdent pour Musset.

3. Une fin misérable et solitaire

Mais sa production ralentit à partir de 1838. Rattrapé par ses démons (la dépression, l'alcool, la débauche, des crises nerveuses vues par certains comme les symptômes d'une syphilis contractée dans sa jeunesse), il mène une vie difficile. Il reçoit **quelques reconnaissances officielles** (élu à l'Académie Française en 1852) mais meurt en 1857, à l'âge de 46 ans, **dans une certaine indifférence**.

Ce sont les efforts de son frère Paul pour faire connaître la vie de son frère et rééditer ses œuvres qui lui vaudront d'être redécouvert après sa mort. Sa vie promise à toutes les réussites laisse un sentiment d'échec et le tableau de ses contradictions (sensuel et épris de pureté, instable et aspirant à la fidélité...)

II / Contexte de l'œuvre :

1) le contexte littéraire : le romantisme

Courant esthétique majeur de la première moitié du XIX^e siècle en France, en Allemagne et en Angleterre. C'est en **Allemagne** qu'il est né, avec le roman de Goethe : *Les Souffrances du jeune Werther*, publié en 1774. Si ce roman, le premier de son auteur, apporta tout de suite à celui-ci une grande célébrité et marqua fortement toute une génération, c'est parce qu'il met en scène un amour impossible où le héros, ne pouvant épouser celle qu'il aime, se suicide. L'ouvrage déclencha, dit-on, une vague de suicides en Allemagne et surtout provoqua la naissance d'un nouveau courant esthétique nommé « *Sturm und Drang* » (= « Tempête et Passion »), mettant l'accent **sur le lyrisme, l'introspection et le pathétique**. Le personnage de Werther donne naissance au héros romantique, un moi singulier et incompris, en décalage avec son époque, ne communiant qu'avec la nature et solidaire de tous ceux qui souffrent.

Ce courant se répandit ensuite en **Angleterre**, mais y prit une forme différente : le roman noir ou gothique, dont Ann Radcliffe fut la plus célèbre représentante. Du romantisme allemand, il retient le goût pour le sentimental et le macabre, mais il y associe un climat surnaturel et une **atmosphère d'horreur**. De façon très révélatrice, c'est au roman fantastique et au roman d'horreur que le romantisme anglais donnera naissance.

En **France**, le romantisme prend encore un nouveau visage. C'est **Germaine de Staël** qui, d'Allemagne, l'introduit en France par des textes théoriques : *De la littérature* en 1800 et *De l'Allemagne* en 1810. L'adjectif « romantique » a alors le sens de « comme dans un roman, qui relève du roman ». Du romantisme allemand, le romantisme français garde aussi le goût pour le lyrisme et le pathétique, mais, loin du fantastique anglais, il lui donne aussi un **sens historique**. En effet, le romantisme français apparaît comme une **conséquence du bouleversement que la Révolution française a apporté** à la fois dans la société et dans les mentalités. Une génération de jeunes, **nostalgiques d'une épopée napoléonienne** qu'ils n'ont pas connue, **désabusés** par la Restauration, déçus par l'échec républicain de la révolution de Juillet, a le sentiment d'être « nés trop tard dans un monde trop vieux » et souffre du « mal du siècle ». À leurs yeux, le monde contemporain souffre de **désenchantement** (le temps de l'épopée napoléonienne désormais derrière eux, l'idéal républicain déçu), de **mécanisation** (la révolution industrielle est à ses débuts), de **rationalisme et de solitude** : elle ne sait plus en qui ou en quoi croire. Aux antipodes, entre rébellion et évasion, ils affirment la **force de l'irrationnel et du mysticisme, la prépondérance des sentiments et l'importance des destins collectifs**.

Caractéristiques

En France, le romantisme se définit en opposition au classicisme du XVII^e siècle et au mouvement des Lumières au XVIII^e siècle, parce qu'il refuse le culte de la raison. On lui donne 4 caractéristiques principales :

- **l'expression des passions**, qui se traduit par un **registre très souvent lyrique**. Cf tirades de Lorenzo. Cf aussi la passion de la liberté qui anime la marquise Cibo et qui lui fait tenir des propos exaltés que le duc Alexandre juge ennuyeux mais aussi dérangeants.

- **la mise en avant du moi** : contre les classiques qui faisaient de **l'honnête homme** l'idéal auquel tous devaient tendre, les romantiques affirment la **singularité** de

chacun, son individualité, sa **solitude** face aux autres, son statut **d'incompris** dans un monde corrompu... Cf Lorenzo : personnage en rupture avec la société, toujours dans un rapport d'opposition à autrui, que ce soit par la provocation ou par la dissimulation ; personnage complexe, à la fois ange et démon

- aux antipodes, la conviction que la seule harmonie possible est avec la **nature** (moins présent dans notre pièce, qui est très urbaine, mais tout de même dans l'acte I, scène 3, avec la tendresse de la Marquise pour les premières fleurs)

- le goût pour un **imaginaire nostalgique** voire **dépressif** : ils accordent une grande importance à tout ce qui peut provoquer la **rêverie** : les ruines (du Colisée antique), le passé, la mort etc. ; ils se montrent aussi fascinés par les thèmes de la violence, du bizarre et de la folie. Cf Lorenzo : personnage dépressif si ce n'est suicidaire : hanté par la perte de la pureté et lucide sur l'inutilité d'un geste qu'il accomplit quand même.

Noms : Chateaubriand (considéré comme le précurseur), puis Hugo (considéré comme le chef de file), mais aussi Musset, Vigny, Nerval, ...

Le mot "romantique" est apparu pour la première fois en français en 1776 par un traducteur de Shakespeare, mot vite employé par Rousseau dans ses *Rêveries*.

En littérature : la préface de *Cromwell*, un drame écrit par Victor Hugo et publié en 1827, est considérée comme le manifeste du mouvement et notamment du théâtre romantique. Hugo y définit ce qu'est, selon lui, le romantisme et la révolution qu'il faut apporter en littérature.

- ♦ Il part d'un constat : à chaque époque, il y a eu un genre littéraire dominant. Il distingue 3 époques :
 - les **temps primitifs** avec pour genre majeur le lyrisme (car vie des hommes primitifs en harmonie avec la nature, pastorale et nomade)
 - les **temps antiques** avec pour genres majeurs l'épopée (car guerres), dont la tragédie est une déclinaison
 - puis les **temps modernes** avec pour genre majeur le drame (car temps chrétiens avec l'idée que l'homme est composé à la fois d'un corps de chair et d'une âme spirituelle, d'une nature bonne mais d'une possibilité de commettre le mal, de volonté et de faiblesse, d'une vie éternelle et céleste et d'une vie passagère et terrestre ...).

- ♦ Or, à ses yeux, **l'esthétique classique** ne permet pas de peindre cette complexité et cette ambiguïté de l'homme : l'épopée et la tragédie ne voient le type humain que sous une seule face. Elles ne permettent pas de voir que « le laid existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière ». C'est pourquoi il prône une nouvelle esthétique du drame qui est, selon lui, la poésie complète car prenant en compte la vérité de l'homme entier : « la poésie née du christianisme, la poésie de notre temps est donc le drame ; le caractère du drame est le réel ; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame comme ils se croisent dans la vie et dans la création ».

- ♦ À cette lumière, une réforme du théâtre classique paraît évidente. Il faut :
 - le **mélange des genres et des tonalités**, en particulier du **grotesque** (goût du bizarre, du bouffon) autant que du **sublime** (**élévation**), au nom de la réalité et de la complexité de l'homme.

- l'**abandon des unités de lieu et de temps**, qui sont figées et invraisemblables (des règles classiques, seule celle de l'unité d'action est conservée)

- le refus de la **règle de bienséance**, au nom du refus de toute règle qui soit autre que celles de la **nature**

-inscrire toute histoire dans une **époque historique** car le lieu et le temps sont constitutifs d'un individu => montrer le lien entre Histoire et histoire, entre destin collectif et destins individuels. D'où importance de la **couleur locale**.

-l'emploi de **tous les mots** : « Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire. /Plus de mot sénateur ! plus de mot roturier ! » (« Réponse à un acte d'accusation »)

cf. Dossier p. 241-242 sur la réconciliation souhaitée par Musset entre classicisme et romantisme (il est donc paradoxal que lorsque l'on veut citer un drame romantique, on cite cette pièce, même si c'est vrai que plusieurs éléments de la pièce correspondent au tableau souhaité par Hugo). Shakespeare a été pour la première fois joué à Paris en 1828, son époque de la Renaissance est à la mode. L'Italie, aussi, est à la mode, le voyage en Italie étant devenu un parcours obligé des intellectuels, qui se fabriquent, à la lecture de Boccace, Pétrarque et Dante une image de la Renaissance italienne conforme à leur esthétique : luxe et cruauté, beauté et vices, violences et passions.

2) le contexte historique (cf. présentation p. 11-15)

Début du 19^e siècle : grande instabilité politique : traumatisme de la période révolutionnaire, puis Consulat (1799-1804) et Premier Empire (1804-1815), puis Restauration (1815-1830) qui se termine par une nouvelle révolution du peuple parisien et l'arrivée de Louis-Philippe (1830-1848) dans un compromis entre royalistes et républicains. Or il peut sembler y avoir écho entre ce contexte historique qui est celui de Musset et l'époque décrite dans *Lorenzaccio*.

En effet : Florence, après avoir été une république¹ jusqu'au début du XV^e siècle, se retrouve, à partir de 1434, dominée par la famille des Médicis ; mais, en 1527, des menées républicaines des autres vieilles familles florentines aboutissent à chasser les Médicis du pouvoir et à restaurer la république. Cependant, rapidement, parce que la ville a fait alliance avec la France, qui vient de perdre une bataille contre Charles Quint, elle passe sous domination de celui-ci qui, dans un accord avec le Pape Clément VII (Jules de Médicis), accepte que Florence soit de nouveau sous la domination de Rome et administrée par Alexandre de Médicis (officiellement fils de Laurent II mais on murmure qu'il serait le propre fils du Pape Clément VII et d'une servante maure²) => les républicains perdent alors le contrôle de la ville. Alexandre de Médicis n'a pas de réel pouvoir : une garnison allemande aux ordres de Charles Quint garde la cité, tandis que le Pape, méfiant envers la réputation de débauche d'Alexandre, mandate le commissaire Valori pour imposer son autorité morale sur la ville. De leur côté, les anciennes familles républicaines attendent l'occasion de réinstaurer la république et le cardinal Cibo, qui espère succéder au Pape, intrigue contre Alexandre.

Cela pourrait sembler deux situations assez différentes. Mais on peut trouver un écho entre les aspirations républicaines françaises déçues au moment de la révolution de juillet et les menées des républicains et de la famille Strozzi contre Alexandre => faut-il alors voir dans la pièce une réflexion de Musset sur son temps ? L'utilisation

¹ Régime dont la fiction républicaine et démocratique cache tout de même une nature aristocratique car ce sont les plus riches bourgeois qui accaparent les fonctions officielles et non le peuple.

² Un des premiers jurons que Musset lui fait prononcer est dès lors assez piquant : "Entrailles du pape" alors qu'il en est peut-être lui-même le fruit...

de la couleur locale, chère aux romantiques, n'est-elle qu'un paravent de Musset pour faire croire qu'il parle d'autre chose que de son temps ? Hugo s'est heurté à la censure pour des pièces situées en France et a choisi l'Espagne pour *Hernani*.

Force politique de la pièce : c'est en tout cas ce qu'a cru la censure de Napoléon III : pièce trop dangereuse pour être jouée de son temps (car thème du régicide).

C'est aussi, dans une certaine mesure, ce qu'a cru le metteur en scène de la 1^{ère} représentation de la pièce, Armand d'Artois, en 1896, qui monte une version édulcorée, expurgée des attaques anticléricales et du Ve acte => tentative de dépolitiser la pièce, de faire croire qu'elle n'est pas dangereuse pour le pouvoir.

Florence en 1537	Paris en 1834
A vu alternance rapide de régimes républicain / ducal (avec les ducs de Médicis)	Après l'Ancien Régime renversé par la Révolution (dont l'héritage est récupéré et transformé par Napoléon), Restauration des Bourbons - Louis XVI exécuté en 1792, son frère Louis XVIII puis son frère Charles X sur le trône.
1527 : les Florentins expulsent les Médicis et rétablissent la Constitution de la République Mais 1530 1537 : Lorenzo assassine son cousin Alexandre mais les Républicains ne profitent pas du tyrannicide. Malgré son geste, un cousin lointain d'Alexandre, Côme de Médicis, remonte sur le trône.	1789 - Révolution 1830 - Trois Glorieuses de juillet 1830 : échec pour les Républicains dont la révolution est récupérée par les orléanistes. Le roi Louis-Philippe, cousin des Bourbons, monte sur le trône.

Années 1830 : agitation politique et sociale en France. Euphorie consécutive à la Révolution de juillet : coopératives ouvrières, grèves, cercles, clubs de réflexions (catholicisme libéral unissant bourgeois et ouvriers) mais répression sanglante des canuts lyonnais en 31 + Pape désavoue en 31 Lammenais et libéralisme dans *Mirari vos* -> prise de distance avec la religion juin 32 : insurrections. 1832 : soulèvement de la duchesse de Berry avec les paysans provençaux et vendéens pro-Bourbons

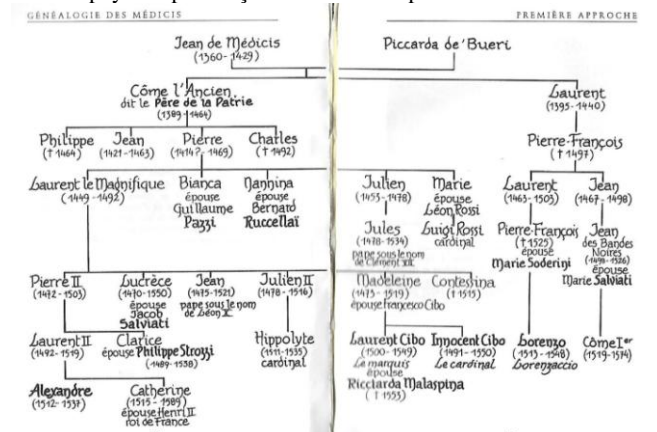
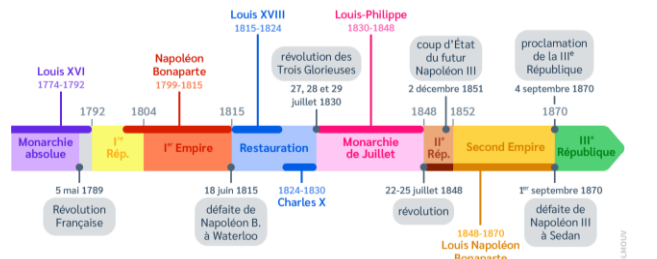


tableau extrait de l'éd. de Claudine Nédélec, Classiques Larousse, 1991



La lente mise en place de la République en France



Portrait d'Alexandre de Médicis Giorgio Vasari

Le choix de Florence. Par des anachronismes explicites, Musset souligne bien que la couleur locale n'est pas le plus important : on y boit du chocolat, les républicains y portent la barbe et le "bonnet de la liberté" et les pavés y sont arrachés par l'émeute : c'est plutôt le Paris des années 1830.

Pourtant, bien sûr, il parle de ses 50 palais, de ses bals, etc. Mais c'est surtout une ville évoquée par rêverie, comme une ville qu'on aime et qui n'a pas à être souillée. C'est une patrie qui est celle de Lorenzo, qui dit "ma patrie" et non "notre patrie". C'est la ville que Musset visitera/ou a visitée? tout jeune, à 22 ans, avec la femme aimée (c'est à Venise qu'elle l'a trahi).

III / L'œuvre *Lorenzaccio*



← Affiche de théâtre d'Alfons Mucha pour la création au théâtre de la Renaissance (1896).



Jean-Luc Boutté Mise en scène de Franco Zeffirelli, 1976.

Écrite en 1833, publiée l'année suivante dans le volume *Un spectacle dans un fauteuil*.

Jouée seulement en 1896 dans version réduite et simplifiée, puis en 1927. Représentation notable : Jean Vilar en 1952 au festival d'Avignon puis au Théâtre National Populaire, jouée à la comédie française en 1976.

1) La genèse

C'est la réécriture d'une « scène historique » que venait d'écrire George Sand : *Une conspiration en 1537*, à partir d'un épisode raconté dans les *Chroniques florentines* de Varchi, texte composé sur ordre de Cosme de Médicis qui voulait une histoire de la famille Médicis : l'assassinat d'Alexandre de Médicis, duc de Florence, par son cousin Lorenzo, dans l'espoir que les républicains sauront profiter du tyrannicide, et l'échec de l'acte avec l'arrivée sur le trône

d'un autre Médicis (Côme). L'épisode avait aussi déjà été raconté par Marguerite de Navarre dans l'*Heptaméron*. George Sand n'avait écrit que 6 scènes, abandonné son projet, oublié dans un tiroir, avant de les passer à Musset, au début de leur liaison.

Le public aime déjà à l'époque ce genre de pièces (si comme moi vous filez vérifier les informations à la fin d'un film tiré d'une histoire vraie, vous comprendrez l'intérêt que cela peut susciter, d'ailleurs Musset donne sa source en appendice, le texte de Varchi). Il est probable que si Musset s'en empare si avidement, c'est à cause de la rencontre rare entre ses potentialités esthétiques, au goût de l'époque, et ses retentissements intimes (dédoublé d'une personnalité déchirée entre la corruption et la nostalgie de la pureté ; pessimisme profond sur la nature humaine ; évocations politiques, sociales et historiques, multiplication des voix en un discours éclaté où l'on ne peut différencier le masque et l'être sans les détruire tous les deux).

Réécriture de Musset :

Par rapport à Varchi :

- il resserre la chronologie : Varchi faisait se passer les événements en une quinzaine d'années, entre 1532 (bal des Nasi) et 1548 (mort de Lorenzo) => Musset resserre tous les événements en quelques jours : le premier acte dure une journée (de la débauche de minuit au départ du groupe de bannis le lendemain soir) ; le deuxième acte dure moins d'une journée (du dîner à l'heure de la nuit où Salviati hurle à la mort aux portes du palais) ;

- **il enlève Scoronconcolo de la liste des dupes de Lorenzo.**

Par rapport à George Sand :

- à ses personnages, il en ajoute 4 autres : Tebaldeo, Ricciarda Cibo, le cardinal, Philippe Strozzi

-il multiplie les anachronismes : fait mourir Lorenzo en 1537, comme Alexandre, alors qu'est en réalité mort 11 ans après l'assassinat du duc ; fait de Tebaldeo un élève de Raphaël, alors qu'en réalité celui-ci est mort en 1520. Argument utilisé par ceux qui soutiennent que l'Histoire n'est, pour Musset, qu'une façon oblique de parler du présent.

- **il rajoute la référence à l'Antiquité**, qui en fait un modèle pour Lorenzo, (avec confusion des deux **Brutus**, dont on ne sait pas très bien si elle est volontaire, mais qui est riche de symboles car Lorenzo a pour modèle à la fois le meurtrier de César et le héros républicain qui renversa Tarquin le Superbe pour venger le viol de sa sœur Lucrece).



Portrait de G. Sand par Musset, 1833

2) Les structures

C'est déjà la huitième pièce de ce tout jeune homme, qui maîtrise bien l'art de composer un drame.

Trois intrigues se mêlent dans la pièce de Musset: l'intrigue Lorenzo, l'intrigue Strozzi, l'intrigue Cibo. Leur parfait entrecroisement a souvent été souligné.

La scène centrale (III, 3) est constituée par la très longue discussion de Philippe Strozzi et de Lorenzo, seuls personnages réellement en sympathie, au point de partager échec et désespoir à l'acte V.

L'intrigue Cibo : Ricciarda Cibo devient maîtresse du duc. Par attirance physique ? par désir d'agir sur le tyran pour la liberté et le bonheur du peuple de Florence ? Autour d'elle tourne le cardinal Cibo pour qui cette intrigue serait l'occasion de gagner une influence secrète sur Alexandre. Mais Ricciarda, devant l'indifférence du duc à ses rêves politiques, refusant de servir d'instrument à la politique du cardinal (càd potentiellement du pape) révèle tout à son mari, qui pardonne. Retournée à la médiocrité bourgeoise, Ricciarda sort du drame et de l'Histoire.

L'intrigue Strozzi : Elle concerne deux personnages apparemment faits pour s'entendre, en fait antagonistes : Philippe (le père) et Pierre (le fils) Strozzi.

I, 2 et I, 5 : outrages de Salviati à Louise Strozzi, provocation envers Léon Strozzi

II, 1, 5, et 7 : vengeance sanglante des fils Strozzi

III 2, 3 et 7 : les fils Strozzi sont arrêtés. Philippe veut agir, Lorenzo l'en dissuade en lui révélant ses projets ; Louise est empoisonnée

IV 2, 6 et 8 : Les fils Strozzi sortent de prison. Philippe, désespéré, se refuse à agir et quitte Florence. Pierre se lance dans une action individualiste et brouillonne, après s'être fâché avec son père.

V, 2, 4 et 6 : Philippe assiste impuissant à l'échec et à la mort de Lorenzo ; Pierre ne songe qu'à son ambition personnelle.

L'intrigue Lorenzo : La plus importante, 18 scènes.

Être double (il a un spectre, II, 4), déchiré entre le pur et l'impur, il veut accomplir le meurtre tout autant comme une tentative de se réunifier que pour libérer Florence.

Deux parties équilibrées dans son histoire : jusqu'à la scène 3 de l'acte III, par le regard des autres, nous assistons aux gestes ambigus d'un être étrange, dont le nom même est incertain (Lorenzo, Lorenzaccio, Renzo, RENzino, Renzinaccio, Lorenzetta).

Ensuite, cet être adopte une parole de vérité (dialogue avec Philippe, monologues) tandis que la préparation matérielle et psychique du meurtre dont il a révélé le projet (en III, 3) se précipite (IV, 11).

Une fois le meurtre commis, l'acte V est un bilan, un constat d'échec : il n'a servi à rien, ni pour Lorenzo ni pour Florence.

3) Les échos avec d'autres pièces de Musset

- *La Coupe et les lèvres*, 1832. Le héros, Frank, use de subterfuges pour faire éclater la vérité ; il fait notamment croire qu'il est mort pour que les langues se délient et que chacun dise ce qu'il pense de lui. Nihiliste avant l'heure, prêt à renverser tous les systèmes, Frank exprime un profond désenchantement, qui annonce celui de Lorenzo.

- *Fantasio*, 1833. Sous l'apparence d'un bouffon de la Cour qui vient de mourir et sous ce déguisement, tente de convaincre l'héritière du trône d'obéir à son cœur plutôt qu'à la raison d'État.

- *On ne badine pas avec l'amour*, 1834. Thème majeur : peur de la trahison. Camille refuse l'union avec Perdican car les religieuses du couvent où elle était lui ont fait croire que tous les hommes sont des hypocrites. De son côté, Perdican, vexé d'être éconduit, fait croire à Camille qu'il en aime une autre, la jeune gardeuse de dindons, Rosette. Ces faux-semblants conduisent à une tragédie, puisque Rosette, qui a cru qu'elle pourrait être aimée, est finalement détrompée par Camille. Elle se suicide au dénouement, empêchant à jamais Camille et Perdican de s'unir.

Textes complémentaires

I / *Confession d'un enfant du siècle* d'Alfred de Musset, chapitre II :

« Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges au roulement des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; c'était l'impôt payé à César et, s'il n'avait ce troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune. C'était l'escorte qu'il lui fallait pour qu'il pût traverser le monde et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule-pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières, dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants et qui ne laissaient des nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans tâche, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes ; mais ils croyaient Murat invulnérable et on avait vu passer l'empereur sur un pont où sifflaient tant de balles qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela ? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle était comme devenue jeune et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers, tous les cercueils en étaient aussi ; il n'y avait vraiment plus de vieillards, il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux.

Cependant, l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger ; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route, il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les puissances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleurs et, avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et, de la pourpre de César, se firent un habit d'Arlequin.

De même qu'un voyageur, tant qu'il est sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et par le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles ni des dangers, mais, dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'assoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans borne et peut à peine se traîner jusqu'à son lit : ainsi la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en défaillance et s'endormit d'un si profond sommeil que ses vieux rois, la croyant morte, l'enveloppèrent d'un linceul blanc. La vieille armée

en cheveux gris rentra épuisée de fatigue et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement.

Alors ces hommes de l'Empire, qui avaient tant couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges, et ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi*.

Alors s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes ; mais on leur avait dit que, par chaque barrière de ces villes, on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde ; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins ; tout cela était vide et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain.

De pâles fantômes, couverts de robes noires, traversaient lentement les campagnes ; d'autres frappaient aux portes des maisons et, dès qu'on leur avait ouvert, ils tiraient de leurs poches de grands parchemins tout usés avec lesquels ils chassaient les habitants. De tous côtés arrivaient des hommes encore tout tremblants de la peur qui leur avait pris à leur départ, vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et criaient ; on s'étonnait qu'une seule mort pût appeler tant de corbeaux.

Le roi de France était sur son trône, regardant ça et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. Les uns lui tendaient leurs chapeaux et il leur donnait de l'argent ; les autres lui montraient un crucifix et il le baisait ; d'autres se contentaient de lui crier aux oreilles de grands noms retentissants et il répondait à ceux-là d'aller dans sa grande-salle, que les échos en étaient sonores ; d'autres encore lui montraient leurs vieux manteaux, comme ils en avaient bien effacé les abeilles, et à ceux-là ils donnaient un habit neuf.

Les enfants regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves ; mais le silence continuait toujours et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : « Faites-vous prêtres » ; quand ils parlaient d'ambition : « Faites-vous prêtres » ; d'espérance, d'amour, de force, de vie : « Faites-vous prêtres ! »

Cependant il monta à la tribune aux harangues un homme qui tenait à la main un contrat entre le roi et le peuple ; il commença à dire que la gloire était une belle chose, et l'ambition de la guerre aussi ; mais qu'il y en avait une plus belle, qui s'appelait la liberté.

Les enfants relevèrent la tête et se souvinrent de leurs grands-pères, qui en avaient aussi parlé. Ils se souvinrent d'avoir rencontré, dans les coins obscurs de la maison paternelle, des bustes mystérieux avec de longs cheveux de marbre et une inscription romaine ; ils se souvinrent d'avoir vu, le soir, à la veillée, leurs aïeules branler la tête et parler d'un fleuve de sang bien plus terrible encore que celui de l'empereur. Il y avait pour eux, dans ce mot de liberté, quelque chose qui leur faisait battre le cœur,

à la fois comme un lointain et terrible souvenir et comme une chère espérance, plus lointaine encore.

Ils tressaillirent en l'entendant ; mais en rentrant au logis ils virent trois paniers qu'on portait à Clamart : c'étaient trois jeunes gens qui avaient prononcé trop haut ce mot de liberté.

Un étrange sourire leur passa sur les lèvres à cette triste vue ; mais d'autres harangueurs, montant à la tribune, commencèrent à calculer publiquement ce que coûtait l'ambition, et que la gloire était bien chère ; ils firent voir l'horreur de la guerre et appelèrent boucheries les hécatombes. Et ils parlèrent tant et si longtemps, que toutes les illusions humaines, comme des arbres en automne, tombaient feuille à feuille autour d'eux, et que ceux qui les écoutaient passaient leur main sur leur front, comme des fiévreux qui s'éveillent.

Les uns disaient : « Ce qui a causé la chute de l'empereur, c'est que le peuple n'en voulait plus » ; les autres : « le peuple voulait le roi ; non, la liberté ; non, la raison ; non, la religion ; non, la constitution anglaise ; non l'absolutisme » ; un dernier ajouta : « non, rien de tout cela, mais le repos ».

Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux mondes, quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le présent de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois et où l'on ne sait, à chaque pas que l'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris.

Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors ; voilà ce qui se présentait à des enfants pleins de force et d'audace, fils de l'Empire et petit-fils de la Révolution.

Or du passé ils n'en voulaient plus, car la foi en rien ne se donne ; l'avenir ils l'aimaient, mais quoi ! comme Pygmalion Galatée : c'était pour eux comme une amante en marbre et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines.

Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule qui n'est ni le jour ni la nuit ; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes, et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'âme à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus ; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Sarwenden, embaumée dans sa parure de fiancée : ce squelette enfantin fait frémir car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.

Comme à l'approche d'une tempête il passe dans les forêts un vent terrible qui fait frissonner tous les arbres, à quoi succède un profond silence, ainsi Napoléon avait tout ébranlé en passant sur le monde ; les rois avaient senti vaciller leur couronne, et, portant leur main à leur tête, ils n'y avaient trouvé que leurs cheveux hérissés de terreur. Le pape avait fait trois cents lieues pour le bénir au nom de Dieu et lui poser son diadème ; mais il le lui avait pris des mains. Ainsi tout avait tremblé dans cette forêt lugubre des

puissances de la vieille Europe ; puis le silence avait succédé.

On dit que, lorsqu'on rencontre un chien furieux, si l'on a le courage de marcher gravement, sans se retourner, et d'une manière régulière, le chien se contente de vous suivre pendant un certain temps, en grommelant entre ses dents ; tandis que, si on laisse échapper un geste de terreur, si on fait un pas trop vite, il se jette sur vous et vous dévore ; car une fois la première morsure faite, il n'y a plus moyen de lui échapper.

Or, dans l'histoire européenne, il était arrivé souvent qu'un souverain eût fait ce geste de terreur et que son peuple l'eût dévoré ; mais si un l'avait fait, tous ne l'avaient pas fait en même temps, c'est-à-dire qu'un roi avait disparu, mais non la majesté royale. Devant Napoléon la majesté royale l'avait fait, ce geste qui perd tout, et non seulement la majesté, mais la religion, mais la noblesse, mais toute puissance divine et humaine.

Napoléon mort, les puissances divines et humaines étaient bien rétablies de fait ; mais la croyance en elles n'existait plus. Il y a un danger terrible à savoir ce qui est possible, car l'esprit va toujours plus loin. Autre chose est de se dire : « Ceci pourrait être », ou de se dire : « Ceci a été » ; c'est la première morsure du chien.

Napoléon despote fut la dernière lueur de la lampe du despotisme ; il détruisit et parodia les rois, comme Voltaire les livres saints. Et après lui on entendit un grand bruit, c'était la pierre de Sainte-Hélène qui venait de tomber sur l'ancien monde. Aussitôt parut dans le ciel l'astre glacial de la raison ; et ses rayons, pareils à ceux de la froide déesse des nuits, versant de la lumière sans chaleur, enveloppèrent le monde d'un suaire livide.

On avait bien vu jusqu'alors des gens qui haïssaient les nobles, qui déclamaient contre les prêtres, qui conspiraient contre les rois ; on avait bien crié contre les abus et les préjugés ; mais ce fut une grande nouveauté que de voir le peuple en sourire. S'il passait un noble, ou un prêtre, ou un souverain, les paysans qui avaient fait la guerre commençaient à hocher la tête et à dire : « Ah ! celui-là nous l'avons vu en temps et en lieu ; il avait un autre visage. » Et quand on parlait du trône et de l'autel, ils répondaient : « Ce sont quatre ais de bois ; nous les avons cloués et décloués. » Et quand on leur disait : « Peuple, tu es revenu des erreurs qui t'avaient égaré ; tu as rappelé tes rois et tes prêtres » ; ils répondaient : « Ce n'est pas nous ; ce sont ces bavards-là. » Et quand on leur disait : « Peuple, oublie le passé, laboure et obéis », ils se redressaient sur leurs sièges, et on entendait un sourd retentissement. C'était un sabre rouillé et ébréché qui avait remué dans un coin de la chaumière. Alors on ajoutait aussitôt : « Reste en repos du moins ; si on ne te nuit pas, ne cherche pas à nuire ». Hélas ! ils se contentaient de cela.

Mais la jeunesse ne s'en contentait pas. Il est certain qu'il y a dans l'homme deux puissances occultes qui combattent jusqu'à la mort ; l'une, clairvoyante et froide, s'attache à la réalité, la calcule, la pèse, et juge le passé ; l'autre a soif de l'avenir et s'élançait vers l'inconnu. Quand la passion emporte l'homme, la raison le suit en pleurant et en l'avertissant du danger ; mais dès que l'homme s'est arrêté à la voix de la raison, dès qu'il s'est dit : « C'est vrai, je suis un fou ; où allais-je ? » la passion lui crie : « Et moi, je vais donc mourir ? »

Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les cœurs jeunes. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens

voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leur bras. Tous ces gladiateurs frottés d'huile se sentaient au fond de l'âme une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins ; ceux d'une fortune médiocre prirent un état et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée ; les plus pauvres se jetèrent dans l'enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l'affreuse mer de l'action sans but. Comme la faiblesse humaine cherche l'association et que les hommes sont troupeaux de nature, la politique s'en mêla. On s'allait battre avec les gardes du corps sur les marches de la chambre législative, on courait à une pièce de théâtre où Talma portait une perruque qui le faisait ressembler à César, on se ruait à l'enterrement d'un député libéral. Mais, des membres des deux partis opposés, il n'en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentît amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains.

En même temps que la vie du dehors était si pâle et si mesquine, la vie intérieure de la société prenait un aspect sombre et silencieux ; l'hypocrisie la plus sévère régnait dans les mœurs ; les idées anglaises se joignant à la dévotion, la gaîté même avait disparu. Peut-être était-ce la Providence qui préparait déjà ses voies nouvelles ; peut-être était-ce l'ange avant-coureur des sociétés futures qui semait déjà dans le cœur des femmes les germes de l'indépendance humaine, que quelque jour elles réclameront. Mais il est certain que tout d'un coup, chose inouïe, dans tous les salons de Paris, les hommes passèrent d'un côté et les femmes de l'autre ; et ainsi, les unes vêtues de blanc comme des fiancées, les autres vêtues de noir comme des orphelins, ils commencèrent à se mesurer des yeux.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce vêtement noir que portent les hommes de notre temps est un symbole terrible ; pour en venir là, il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce et les broderies fleur à fleur. C'est la raison humaine qui a renversé toutes les illusions ; mais elle en porte elle-même le deuil, afin qu'on la console.

Les mœurs des étudiants et des artistes, ces mœurs si libres, si belles, si pleines de jeunesse, se ressentirent du changement universel. Les hommes, en se séparant des femmes, avaient chuchoté un mot qui blesse à mort : le mépris ; ils s'étaient jetés dans le vin et dans les courtisanes. Les étudiants et les artistes s'y jetèrent aussi ; l'amour était traité comme la gloire et la religion ; c'était une illusion ancienne. On allait donc aux mauvais lieux ; la *grisette*, cette classe si rêveuse, si romanesque, et d'un amour si tendre et si doux, se vit abandonnée aux comptoirs des boutiques. Elle était pauvre, et on ne l'aimait plus ; elle voulut avoir des robes et des chapeaux : elle se vendit. Ô misère ! le jeune homme qui aurait dû l'aimer, qu'elle aurait aimé elle-même, celui qui la conduisait autrefois aux bois de Verrières et de Romainville, aux danses sur le gazon, aux soupers sous l'ombrage ; celui qui venait causer le soir sous la lampe, au fond de la boutique, durant les longues veillées d'hiver ; celui qui partageait avec elle son morceau de pain trempé de la sueur de son front, et son amour sublime et pauvre ; celui-là, ce même homme, après l'avoir délaissée, la retrouvait quelque soir d'orgie au fond du lupanar, pâle et plombée, à jamais perdue, avec la faim sur les lèvres et la prostition dans le cœur.

Or, vers ces temps-là, deux poètes, les deux plus beaux génies du siècle après Napoléon, venaient de consacrer leur vie à rassembler tous les éléments d'angoisse et de douleur épars dans l'univers. Goethe, le patriarche d'une littérature nouvelle, après avoir peint dans Werther la passion qui mène au suicide, avait tracé dans son *Faust* la

plus sombre figure humaine qui eût jamais représenté le mal et le malheur. Ses écrits commencèrent alors à passer d'Allemagne en France. Du fond de son cabinet d'étude, entouré de tableaux et de statues, riche, heureux et tranquille, il regardait venir à nous son œuvre de ténèbres avec un sourire paternel. Byron lui répondit par un cri de douleur qui fit tressaillir la Grèce, et suspendit Manfred sur les abîmes, comme si le néant eût été le mot de l'énigme hideuse dont il s'enveloppait.

Pardonnez-moi, ô grands poètes, qui êtes maintenant un peu de cendre et qui reposez sous la terre ; pardonnez-moi ! vous êtes des demi-dieux, et je ne suis qu'un enfant qui souffre. Mais en écrivant tout ceci, je ne puis m'empêcher de vous maudire. Que ne chantiez-vous le parfum des fleurs, les voix de la nature, l'espérance et l'amour, la vigne et le soleil, l'azur et la beauté ? Sans doute vous connaissiez la vie, et sans doute vous aviez souffert ; et le monde coulait autour de vous, et vous pleuriez sur ses ruines, et vous désespériez ; et vos maîtresses vous avaient trahis, et vos amis calomniés, et vos compatriotes méconnus ; et vous aviez le vide dans le cœur, la mort devant les yeux, et vous étiez des colosses de douleur. Mais dites-moi, vous, noble Goethe, n'y avait-il plus de voix consolatrice dans le murmure religieux de vos vieilles forêts d'Allemagne ? Vous pour qui la belle poésie était la sœur de la science, ne pouvaient-elles à elles deux trouver dans l'immortelle nature une plante salutaire pour le cœur de leur favori ? Vous qui étiez un panthéiste, un poète antique de la Grèce, un amant des formes sacrées, ne pouviez-vous mettre un peu de miel dans ces beaux vases que vous saviez faire, vous qui n'aviez qu'à sourire et à laisser les abeilles vous venir sur les lèvres ? Et toi, et toi, Byron, n'avais-tu pas près de Ravenne, sous tes orangers d'Italie, sous ton beau ciel vénitien, près de ta chère Adriatique, n'avais-tu pas ta bien-aimée ? Ô Dieu ! moi qui te parle, et qui ne suis qu'un faible enfant, j'ai connu peut-être des maux que tu n'as pas soufferts, et cependant je crois encore à l'espérance, et cependant je bénis Dieu.

Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. Car formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Goethe avait sucé, comme un alambic, toute la liqueur du fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures ! l'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel.

Ce fut comme une dénégration de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou si l'on veut, désespérance, comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : « À quoi crois-tu ? » et qui le premier répondit : « À moi » ; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : « À rien ».

Dès lors il se forma comme deux camps : d'une part, les esprits exaltés, souffrants, toutes les âmes expansives qui ont besoin de l'infini, plièrent la tête en pleurant ; ils s'enveloppèrent de rêves maladifs, et l'on ne vit plus que de frères roseaux sur un océan d'amertume. D'une autre part, les hommes de chair restèrent debout, inflexibles, au milieu des jouissances positives, et il ne leur prit d'autre souci que de compter l'argent qu'ils avaient. Ce ne fut qu'un sanglot et un éclat de rire, l'un venant de l'âme, et l'autre du corps.

Voici donc ce que disait l'âme :

« Hélas ! hélas ! la religion s'en va ; les nuages du ciel tombent en pluie ; nous n'avons plus ni espoir ni attente, pas deux petits morceaux de bois noir en croix devant lesquels tendre les mains. Le fleuve de la vie charrie de grands glaçons sur lesquels flottent les ours du pôle. L'astre de l'avenir se lève à peine ; il ne peut sortir de l'horizon ; il y reste enveloppé de nuages, et comme le soleil en hiver, son disque y apparaît d'un rouge de sang, qu'il a gardé de quatre-vingt-treize. Il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de gloire. Quelle épaisse nuit sur la terre ! Et nous serons morts quand il fera jour. »

Voici donc ce que disait le corps :

« L'homme est ici-bas pour se servir de ses sens ; il a plus ou moins de morceaux d'un métal jaune ou blanc, avec quoi il a droit à plus ou moins d'estime. Manger, boire et dormir, c'est vivre. Quant aux liens qui existent entre les hommes, l'amitié consiste à prêter de l'argent ; mais il est rare d'avoir un ami qu'on puisse aimer assez pour cela. La parenté sert aux héritages : l'amour est un exercice du corps ; la seule jouissance intellectuelle est la vanité. »

De même que, dans la machine pneumatique une balle de plomb et un duvet tombent aussi vite l'une que l'autre dans le vide, ainsi les plus fermes esprits subirent alors le même sort que les plus faibles et tombèrent aussi avant dans les ténèbres. De quoi sert la force lorsqu'elle manque de point d'appui ? Il n'y a point de ressource contre le vide. Je n'en veux d'autre preuve que Goethe lui-même, qui, lorsqu'il nous fit tant de mal, avait ressenti la souffrance de Faust avant de la répandre, et avait succombé comme tant d'autres, lui, fils de Spinoza, qui n'avait qu'à toucher la terre pour revivre, comme le fabuleux Antée.

Mais, pareille à la peste asiatique exhalée des vapeurs du Gange, l'affreuse désespérance marchait à grands pas sur la terre. Déjà Chateaubriand, prince de poésie, enveloppant l'horrible idole de son manteau de pèlerin, l'avait placée sur un autel de marbre, au milieu des parfums des encensoirs sacrés. Déjà, pleins d'une force désormais inutile, les enfants du siècle raidissaient leurs mains oisives et buvaient dans leur coupe stérile le breuvage empoisonné. Déjà tout s'abîmait, quand les chacals sortirent de terre. Une littérature cadavéreuse et infecte, qui n'avait que la forme, mais une forme hideuse, commença d'arroser d'un sang fétide tous les monstres de la nature.

Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les collèges ? Les hommes doutaient de tout : les jeunes gens nièrent tout. Les poètes chantaient le désespoir : les jeunes gens sortirent des écoles avec le front serein, le visage frais et vermeil, et le blasphème à la bouche. D'ailleurs le caractère français, qui de sa nature est gai et ouvert, prédominant toujours, les cerveaux se remplirent aisément des idées anglaises et allemandes, mais les cœurs, trop légers pour lutter et pour souffrir, se flétrirent comme des fleurs fanées. Ainsi le principe de mort descendit froidement et sans secousse de la tête aux entrailles. Au lieu d'avoir l'enthousiasme du mal nous n'eûmes que l'abnégation du bien ; au lieu du désespoir, l'insensibilité. Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleur, tenaient par passe-temps des propos qui auraient fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles. La communion du Christ, l'hostie, ce symbole éternel de l'amour céleste, servait à cacheter des lettres ; les enfants crachaient le pain de Dieu.

Heureux ceux qui échappèrent à ces temps ! heureux ceux qui passèrent sur les abîmes en regardant le ciel ! Il y en eut sans doute, et ceux-là nous plaindront.

Il est malheureusement vrai qu'il y a dans le blasphème une grande déperdition de force qui soulage le cœur trop plein. Lorsqu'un athée, tirant sa montre, donnait un quart d'heure à Dieu pour le foudroyer, il est certain que c'était un quart d'heure de colère et de jouissance atroce qu'il se procurait. C'était le paroxysme du désespoir, un appel sans nom à toutes les puissances célestes ; c'était une pauvre et misérable créature se tordant sous le pied qui l'écrase ; c'était un grand cri de douleur. Et qui sait ? aux yeux de celui qui voit tout, c'est peut-être une prière.

Ainsi les jeunes gens trouvaient un emploi de la force inactive dans l'affectation du désespoir. Se railler de la gloire, de la religion, de l'amour, de tout au monde, est une grande consolation, pour ceux qui ne savent que faire ; ils se moquent par là d'eux-mêmes et se donnent raison tout en se faisant la leçon. Et puis, il est doux de se croire malheureux, lorsqu'on n'est que vide et ennuyé. La débauche, en outre, première conclusion des principes de mort, est une terrible meule de pressoir lorsqu'il s'agit de s'énerver.

En sorte que les riches se disaient : « Il n'y a de vrai que la richesse ; tout le reste est un rêve ; jouissons et mourons ». Ceux d'une fortune médiocre se disaient : « Il n'y a de vrai que l'oubli ; tout le reste est un rêve ; oublions et mourons ». Et les pauvres disaient : « Il n'y a de vrai que le malheur ; tout le reste est un rêve ; blasphémons et mourons ».

Ceci est-il trop noir ? Est-ce exagéré ? Qu'en pensez-vous ? Suis-je un misanthrope ? Qu'on me permette une réflexion.

En lisant l'histoire de la chute de l'Empire romain, il est impossible de ne pas s'apercevoir du mal que les chrétiens, si admirables dans le désert, firent à l'État dès qu'ils eurent la puissance. « Quand je pense, dit Montesquieu, à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïques, je ne puis m'empêcher de le comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, qui crevaient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait. – Aucune affaire d'État, aucune paix, aucune guerre, aucune trêve, aucune négociation, aucun mariage, ne se traitèrent que par le ministère des moines. On ne saurait croire quel mal il en résulta. »

Montesquieu aurait pu ajouter : « Le christianisme perdit les empereurs, mais il sauva les peuples. Il ouvrit aux Barbares les palais de Constantinople, mais il ouvrit les portes des chaumières aux anges consolateurs du Christ. Il s'agissait bien des grands de la terre ; et voilà qui est plus intéressant que les derniers râlements d'un empire corrompu jusqu'à la moelle des os, que le sombre galvanisme au moyen duquel s'agitait encore le squelette de la tyrannie sur la tombe d'Héliogabale et de Caracalla ! La belle chose à conserver que la momie de Rome embaumée des parfums de Néron, cerclée du linceul de Tibère ! Il s'agissait, messieurs les politiques, d'aller trouver les pauvres et de leur dire d'être en paix ; il s'agissait de laisser les vers et les taupes ronger les monuments de honte, mais de tirer des flancs de la momie une vierge aussi belle que la mère du Rédempteur, l'espérance, amie des opprimés ».

Voilà ce que fit le christianisme ; et maintenant, depuis tant d'années, qu'on fait ceux qui l'ont détruit ? Ils ont vu que le pauvre se laissait opprimer par le riche, le faible par le fort, par cette raison qu'ils se disaient : « Le riche et le fort m'opprimeront sur la terre ; mais quand ils voudront entrer au paradis, je serai à la porte et je les accuserai au tribunal de Dieu ». Ainsi, hélas ! ils prenaient patience.

Les antagonistes du Christ ont donc dit au pauvre : « Tu prends patience jusqu'au jour de justice, il n'y a point de justice ; tu attends la vie éternelle pour y réclamer ta vengeance, il n'y a point de vie éternelle ; tu amasses dans un flacon tes larmes et celles de ta famille, les cris de tes enfants et les sanglots de ta femme, pour les porter au pied de Dieu à l'heure de ta mort ; il n'y a point de Dieu ». Alors il est certain que le pauvre a séché ses larmes, qu'il a dit à sa femme de se taire, à ses enfants de venir avec lui, et qu'il s'est redressé sur la glèbe avec la force d'un taureau. Il a dit au riche : « Toi qui m'opprimes, tu n'es qu'un homme » ; et au prêtre : « Tu m'as menti, toi qui m'as consolé ». C'était justement là ce que voulaient les antagonistes du Christ. Peut-être croyaient-ils faire ainsi le bonheur des hommes, en envoyant le pauvre à la conquête de la liberté.

Mais si le pauvre, ayant bien compris une fois que les prêtres le trompent, que les riches le dérobent, que tous les hommes ont les mêmes droits, que tous les biens sont de ce monde, et que sa misère est impie ; si le pauvre, croyant à lui et à ses deux bras pour toute croyance, s'est dit un beau jour : « Guerre au riche ! à moi aussi la jouissance ici-bas, puisqu'il n'y en a pas d'autre ! à moi la terre, puisque le ciel est vide ! à moi et à tous, puisque tous sont égaux ! » ô raisonneurs sublimes qui l'avez mené là, que lui direz-vous s'il est vaincu ?

Sans doute vous êtes des philanthropes, sans doute vous avez raison pour l'avenir, et le jour viendra où vous serez bénis ; mais pas encore, en vérité, nous ne pouvons pas vous bénir. Lorsque autrefois l'oppresser disait : « À moi la terre ! » – « À moi le ciel » répondait l'opprimé. À présent que répondra-t-il ?

Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes ; le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux.

Voilà un homme dont la maison tombe en ruine ; il l'a démolie pour en bâtir une autre. Les décombres gisent sur son champ, et il attend des pierres nouvelles pour son édifice nouveau. Au moment où le voilà prêt à tailler ses moellons et à faire son ciment, la pioche en mains, les bras retroussés, on vient lui dire que les pierres manquent et lui conseiller de reblanchir les vieilles pour en tirer parti. Que voulez-vous qu'il fasse, lui qui ne veut point de ruines pour faire un nid à sa couvée ? La carrière est pourtant profonde, les instruments trop faibles pour en tirer les pierres. Attendez, lui dit-on, on les tirera peu à peu ; espérez, travaillez, avancez, reculez. Que ne lui dit-on pas ? Et pendant ce temps-là cet homme, n'ayant plus sa vieille maison et pas encore sa maison nouvelle, ne sait comment se défendre de la pluie, ni comment préparer son repas du soir, ni où travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni où mourir ; et ses enfants sont nouveaux-nés.

* * *

II / Traduction du fragment des *Chroniques florentines* de Varchi cité par Musset, que son frère Paul de Musset avait publié à la suite de *Lorenzaccio* dans l'édition des *Amis du Poète* :

« La nuit était venue, que le destin avait marquée pour être celle de la mort malheureuse du duc Alexandre. Ce fut entre cinq et six heures, le samedi de l'Épiphanie, et le 6 janvier de l'année 1536 (selon la manière de compter le temps des

Florentins, qui prennent pour la première heure du jour celle qui suit le coucher du soleil). Le duc n'avait pas encore achevé sa vingt-sixième année. Cette mort, dont on a parlé et écrit diversement, je la raconterai avec la plus entière véracité, en ayant entendu le récit de la bouche même de Lorenzo, dans la villa Paluello située à huit milles de Padoue ainsi que de la bouche même de Scoronconcolo dans la maison des Strozzi à Venise. Si l'on peut parler d'un tel fait avec certitude, c'est assurément qu'on le tient de ces hommes, et non d'autres, en supposant qu'ils ont voulu raconter sans mentir, comme je pense qu'ils l'ont fait. Mais il est nécessaire de commencer par donner quelques détails sur la vie et les mœurs dudit Lorenzo.

Il naquit à Florence en 1514, le 24 mars. Son père était Pierre-François de Médicis, fils de Lorenzo, frère de Cosme ; et sa mère, Madame Marie, fille de Thomas Soderini, fils de Paul-Antoine. Cette femme, d'une rare prudence et bonté, ayant perdu son mari quand Lorenzo était encore en bas âge, fit élever cet enfant avec tous les soins imaginables. Lorenzo manifesta une intelligence incroyable dans les études ; mais à peine fut-il sorti de la tutelle de sa mère et de ses maîtres, qu'il commença à montrer un esprit inquiet, insatiable et désireux de mal faire. Après avoir pris des leçons de Philippe Strozzi, il se mit à se railler ouvertement de toutes les choses divines et humaines. Au lieu de rechercher ses égaux, il se lia de préférence avec des gens au-dessous de lui et qui non seulement lui témoignaient du respect, mais se faisaient ses âmes damnées. Il passait toutes ses envies, surtout en affaires d'amour, sans égard pour le sexe, l'âge et la condition des personnes. Il caressait tout le monde et, au fond, méprisait tous les hommes. Son appétit de célébrité était étrange et il ne laissait pas échapper une seule occasion, tant en actions qu'en paroles, d'acquérir la réputation d'homme galant ou spirituel. Comme il était délicat et maigre de corps, on l'appelait Lorenzino. Il ne riait point et souriait seulement. Bien qu'il fût plutôt agréable que beau, ayant le visage brun et l'air mélancolique, il plut cependant beaucoup, dans sa petite jeunesse, au pape Clément, ce qui ne l'empêcha point, comme il l'a dit lui-même après la mort du duc Alexandre, de concevoir la pensée de tuer le Saint-Père. Il conduisit François, fils de Raphaël de Médicis, compétiteur du pape, jeune homme instruit et de grande espérance, à un tel état de ruine, que ce malheureux, devenu la fable de la cour de Rome, fut considéré comme fou et renvoyé à Florence. Dans le même temps, Lorenzo encourut la disgrâce du peuple et devint un objet de haine pour le peuple romain ; on trouva un matin, sur l'arc de Constantin et en d'autres lieux de la ville, quantité de figures antiques privées de leurs têtes. Clément en ressentit tant de colère, qu'il déclara, ne pensant guère à Lorenzo, que l'auteur de ce délit serait pendu par le cou, sans forme de procès, quel qu'il fût, à moins pourtant que le cardinal-neveu ne se trouvât être le coupable. Le cardinal ayant découvert que l'auteur était Lorenzo, s'en alla intercéder en sa faveur près du Saint-Père, en le représentant comme un jeune amateur passionné d'objets d'art, à l'exemple de leurs aïeux les Médicis. À grand-peine le cardinal réussit à calmer le ressentiment du pape, qui appela Lorenzo la honte et l'opprobre de sa maison. Ledit Lorenzo fut banni de Rome, sous peine de mort, si on l'y reprenait, par deux décrets dont l'un émané du tribunal de Caporioni, et messire François-Marie Molza, homme de grande éloquence, versé dans les lettres grecques, latines et italiennes, prononça, dans l'Académie romaine, un discours où il accabla Lorenzo des plus belles malédictions qu'il put trouver en latin.

Lorenzo, étant retourné à Florence, se mit à faire sa cour au duc Alexandre, et il sut si bien feindre, et si bien complaire au duc, en toutes choses, qu'il alla jusqu'à lui persuader, que pour le service de ce prince, il jouait le rôle d'espion ; et, en effet, il entretenait des relations secrètes avec les bannis, et chaque jour il communiquait au duc quelques lettres de ces bannis ; et comme il se montrait lâche au point de n'oser ni porter ni toucher une arme, ni même en entendre parler, le duc s'amusa beaucoup de sa poltronnerie. Tant parce que Lorenzo étudiait et lisait, que parce qu'il allait souvent seul et paraissait mépriser la fortune et les honneurs, le duc l'appela le Philosophe, tandis que d'autres, le connaissant mieux, le nommaient Lorenzaccio. En toute occasion, Alexandre le favorisait, et particulièrement contre son second cousin Cosme, auquel le duc portait une haine extrême, dont l'origine, outre leur complète dissemblance de mœurs et de caractère, était un procès important que Cosme avait intenté à ce prince, touchant l'héritage de leurs ancêtres. De toutes ces choses, il arriva que le duc prit une confiance extrême en Lorenzo, et qu'il se servit de lui comme d'entremetteur près des femmes, tant religieuses que laïques, vierges, mariées ou veuves, nobles ou roturières, jeunes ou inexpérimentées, et non content de cela, il voulut encore que Lorenzo lui procurât une sœur de sa mère du côté paternel, jeune femme d'une merveilleuse beauté, mais aussi honnête que belle, laquelle était mariée à Léonard Gironi et demeurait non loin de la porte de derrière du palais de Médicis.

Lorenzo, qui attendait une occasion de ce genre, fit entendre au duc que l'entreprise offrirait des difficultés, mais qu'il ferait son possible pour réussir, disant qu'en somme toutes les femmes étaient femmes, et que, d'ailleurs, le mari de celle-ci se trouvait fort à propos à Naples dans le moment présent, pour des affaires embarrassantes, car il avait dissipé son bien. Quoique Lorenzo n'eût parlé de rien à sa tante, il ne laissait pas de dire au duc qu'il l'avait fait, et qu'il la trouvait rebelle ; mais que pourtant il viendrait à bout de la séduire et de l'obliger à condescendre à leurs désirs. Tandis qu'il amusait ainsi le duc, il travaillait l'esprit d'un certain Michel del Toralaccino, surnommé Scoronconcolo, auquel il avait fait obtenir grâce de la vie pour un homicide par lui commis ; et, raisonnant avec cet homme, il se plaignait à lui d'un courtisan qui, disait-il, l'avait offensé sans raison et s'était joué de lui, et il ajoutait que, par le ciel !... Mais Scoronconcolo, l'interrompant, lui dit tout à coup : « Nommez-le moi seulement, et laissez-moi faire ; il ne vous donnera plus d'ennuis. Il le supplia de dire qui était son ennemi ; à quoi Lorenzo répondit : « Hélas ! je ne le puis : c'est un favori du duc – Qui que ce soit, dites toujours » reprenait Scoronconcolo ; et, dans le langage dont se servent habituellement les spadassins de cette espèce, il s'écria : « Je le tuerai, quand ce serait le Christ ! »

Voyant, par là, que ses manœuvres réussissaient, Lorenzo emmena un jour cet homme dîner avec lui, comme il le faisait souvent, malgré les remontrances de sa mère, et il dit à Scoronconcolo : « Or ça, puisque tu me promets si résolument de m'assister, je crois que tu ne me manqueras pas, comme, de mon côté, je te rendrai service en tout ce qui dépendra de moi, et je suis satisfait de tes offres que j'accepte. Mais je veux être de la partie et, afin que nous puissions faire le coup et nous sauver ensuite, j'aviserais à conduire mon ennemi dans un lieu où nous ne courrions aucun risque et je suis sûr que nous réussirons. » Comme la nuit que j'ai dite plus haut parut à Lorenzo le moment favorable, d'autant plus que le seigneur Alexandre Vitelli se trouvait parti ce jour-là pour Città-di-Castello, il parla bas à

l'oreille du duc après souper, et il lui dit qu'enfin, par des promesses d'argent, il avait décidé sa tante, et que le duc pouvait venir seul, à l'heure convenue et avec précaution, dans sa chambre à lui, Lorenzo, en prenant garde, pour l'honneur de la dame, que personne ne le vît ni entrer ni sortir, et que sitôt que le prince y serait, incontinent il irait chercher Catherine Ginori. Le duc, ayant mis un grand vêtement de satin à la napolitaine et garni de zibeline, au moment de prendre ses gants, qui étaient les uns de mailles et les autres de peau parfumée, réfléchit un peu et dit : « Lesquels prendrai-je, ceux de guerre ou ceux de bonne fortune ? » Quand il eut pris ceux-ci, le duc sortit, accompagné seulement de trois personnes, Giomo le Hongrois, le capitaine Justinien de Cesena, et un officier de bouche nommé Alexandre. Arrivé sur la place de Saint-Marc, où il était venu pour ne pas être épié, il les congédia, disant qu'il voulait aller seul et ne retint avec lui que le Hongrois, lequel entra dans la maison des Sostegui située presque en face de celle de Lorenzo, avec l'ordre du prince de ne bouger ni se montrer, quelque personne qu'il vît entrer ou sortir. Mais le Hongrois, ayant demeuré là un bon bout de temps, retourna au palais et s'endormit dans l'appartement du duc. En arrivant dans la chambre de Lorenzo, où un grand feu était allumé, le prince ôta son épée. Tandis qu'il se couchait sur le lit, Lorenzo s'empara de l'épée, en liant prestement la garde avec le ceinturon, de manière à empêcher la lame de sortir aisément du fourreau, puis il la posa sur le chevet du lit, en disant au duc de se reposer ; après quoi il sortit et laissa tomber derrière lui la porte, qui étaient de celles qui se ferment d'elles-mêmes. Il s'en alla trouver Scoronconcolo, et d'un air tout à fait content :

« Frère, lui dit-il, voici le moment ; j'ai enfermé mon ennemi dans ma chambre et il dort – Allons-y », répondit Scoronconcolo. Sur le palier de l'escalier, Lorenzo se retourna et dit : « Ne t'inquiète pas si c'est un ami du duc ; et tâche de bien faire – Ainsi ferai-je, répondit l'ami, quand ce serait le duc lui-même. – Grâce à notre embuscade, reprit Lorenzo d'un ton joyeux, il ne peut plus nous échapper ; marchons. - Marchons donc » répondit Scoronconcolo. Lorsqu'il eut soulevé le loquet qui retomba et ne s'ouvrit pas du premier coup, Lorenzo entra dans la chambre et dit : « Seigneur, dormez-vous ? » Prononcer ces mots et percer le duc de part en part d'un coup de dague fut une seule et même chose. Cette blessure était mortelle, car elle avait traversé les reins et perforé cette membrane appelée diaphragme qui, semblable à une ceinture, divise le corps humain en deux parties, l'une supérieure où se trouvent le cœur et les autres organes du sentiment, l'autre inférieure où sont le foie et les organes de la nutrition et de la génération. Le duc, qui dormait ou feignait de dormir, se tenait le visage tourné vers le fond. Il bondit sur le lit en revenant cette blessure, et sortit du côté de la ruelle, cherchant à gagner la porte, et se faisant un bouclier d'un escabeau qu'il avait saisi. Mais Scoronconcolo lui donna une taillade au visage qui lui fendit la tempe et une grande partie de la joue gauche. Lorenzo le repoussa sur le lit et l'y tint renversé en pesant sur lui de tout le poids de son corps ; et afin de l'empêcher de crier il lui serra la bouche avec le pouce et l'index de la main gauche, en lui disant : « Seigneur, n'en doutez pas ». Alors le duc, se débattant comme il le pouvait, prit entre ses dents le pouce de Lorenzo et le serra avec une telle rage que Lorenzo tombant sur lui appela Scoronconcolo à son aide. Celui-ci courait d'un côté et de l'autre, et il ne pouvait atteindre le duc, sans blesser du même coup Lorenzo, que le duc tenait étroitement embrassé. Scoronconcolo essaya d'abord de faire passer son épée entre

les jambes de Lorenzo, sans autre résultat que de piquer le matelas ; enfin il prit un couteau qu'il avait par hasard sur lui, et l'ayant fixé sur le cou de la victime, il appuya si fort que le duc fut égorgé. Après sa mort, ils lui firent encore quelques blessures qui versèrent tant de sang que la chambre en devint comme un lac. C'est une chose à remarquer que, pendant tout le temps où il était tenu par Lorenzo et où il voyait Scoronconcolo tourner et se démener pour le tuer, le duc ne poussa ni un cri ni une plainte, et ne lâcha point ce doigt qu'il serrait entre ses dents avec fureur. En mourant, il avait glissé à terre ; ses meurtriers le relevèrent tout souillé de sang, et l'ayant posé sur le lit, ils recouvrirent son corps avec la tenture qu'il avait fermée lui-même avant de s'endormir ou d'en faire semblant. On a supposé qu'il s'était ainsi enfermé à dessein, parce que, sachant bien qu'il était incapable d'en user convenablement avec cette Catherine qu'il attendait, laquelle passait pour une personne savante et d'esprit, il voulait éviter, par ce moyen, les préliminaires et belles paroles. Lorenzo, lorsqu'il vit le duc en l'état qu'il souhaitait, tant pour s'assurer qu'on n'avait rien entendu que pour se reposer et reprendre ses esprits, car il se sentait rompu et accablé de fatigue, se mit à l'une des fenêtres qui donnaient sur la Via Larga. Quelques personnes de la maison avaient entendu du bruit et des trépignements de pieds, entre autres Mme Marie, mère du seigneur Cosme ; mais nul ne s'en était ému car depuis longtemps et par précaution, Lorenzo avait pris l'habitude d'amener dans cette chambre, comme font parfois les mauvais plaisants, une troupe de gens qui feignaient de se quereller et couraient ça et là, criant : « Frappe-le ! tue-le ! Ah ! traître ! tu m'as tué ! » et autres vociférations semblables ».

* * *

III / Extrait de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre (« Douzième nouvelle », Deuxième journée)

Le duc de Florence, n'ayant jamais pu faire savoir à une dame l'affection qu'il lui portait, s'en ouvrit au frère de celle-ci, un gentilhomme, et le pria de lui en procurer le plaisir. Ce qu'après plusieurs reproches, au contraire, celui-ci accepta, mais en mots seulement, car il le tua dans son lit, à l'heure où il espérait triompher de celle qu'il avait estimée invincible. Et ainsi, en délivrant sa patrie d'un tel tyran, ce gentilhomme sauva sa vie et l'honneur de sa maison.

Il y a dix ans de cela, dans la ville de Florence, se trouvait un duc de la maison de Médicis, qui avait épousé madame Marguerite, la fille illégitime de l'Empereur. Et, parce qu'elle était encore très jeune, qu'il ne lui était pas permis de coucher avec elle et qu'il attendait qu'elle avance en âge, il la traita fort doucement ; en effet, pour l'épargner, il fut amoureux de plusieurs femmes de la ville, qu'il allait voir la nuit pendant que sa femme dormait. Entre autres dames, il tomba amoureux d'une très belle, sage et honnête dame, qui était la sœur d'un gentilhomme que le duc aimait comme lui-même et auquel il accordait une telle autorité dans sa maison que sa parole était crainte et obéie comme celle du duc lui-même. Et il n'avait de secret en son cœur dont il ne s'ouvrait à lui, de sorte qu'on pouvait appeler celui-ci un second lui-même.

Le duc, en voyant la sœur de ce gentilhomme être si vertueuse qu'il n'avait aucun moyen de lui déclarer l'amour qu'il avait pour elle, et après avoir cherché toutes

les occasions possibles, vint voir ce gentilhomme qu'il aimait tant en lui disant : « S'il y avait une chose au monde que je n'accepterais de faire pour vous, mon ami, j'aurais peur de vous faire part de ma fantaisie et encore plus de vous prier de m'y aider. Mais je vous aime tant que si j'avais une femme, une mère ou une fille qui pût servir à sauver votre vie, je les y emploierais plutôt que de vous laisser mourir dans les tourments ; et j'estime que l'affection que vous avez pour moi est réciproque et que si moi, qui suis votre maître, je vous porte une telle affection, vous ne pouvez m'en porter une moindre. C'est pourquoi je vous ferai part d'un secret, que le fait de taire me met dans l'état où vous me voyez, et dont je n'espère le salut que par la mort ou par le service que vous pouvez me rendre ».

Le gentilhomme, en entendant les raisons de son maître, et en voyant son visage sincère, tout baigné de larmes, en éprouva une si grande pitié qu'il lui dit : « Monseigneur, je suis votre serviteur ; toutes les richesses et l'honneur que j'ai en ce monde me viennent de vous ; vous pouvez me parler comme à votre âme, sûr que ce qui sera en mon pouvoir est déjà en vos mains ». Aussitôt, le duc commença à lui faire part de l'amour qu'il éprouvait pour sa sœur, qui était si grand et si puissant que, s'il n'en obtenait satisfaction par son intermédiaire, il ne pensait pas pouvoir vivre longtemps. Car il savait bien qu'auprès d'elle les supplications ni les cadeaux ne servaient à rien. C'est pourquoi il le suppliait, s'il aimait sa vie autant que lui la sienne, de lui trouver un moyen de lui faire retrouver le bien que, sans lui, il n'eût jamais perdu. Le frère, qui aimait sa sœur et l'honneur de sa maison plus que le plaisir du duc, voulut lui faire quelques reproches, le priant de l'employer à tout service sauf à celui qui lui était si cruel de pourchasser le déshonneur de sa lignée, et lui dit que sa lignée, son cœur et son honneur ne pouvaient accepter de lui rendre ce service. Le duc, tout enflammé d'une grande colère, se mordit les ongles et lui répondit avec fureur : « Fort bien, puisque je ne trouve en vous aucune amitié, je sais ce qu'il me reste à faire ». Le gentilhomme, connaissant la cruauté de son maître, eut peur et lui dit : « Monseigneur, puisque tel est votre désir, je lui parlerai et vous dirai sa réponse ». Le duc lui répondit en le quittant : « Si vous prenez soin de ma vie, j'en ferai de même de la vôtre ».

Le gentilhomme comprit bien ce que cette parole voulait dire. Et il resta un jour ou deux sans aller voir le duc, pensant à ce qu'il avait à faire. D'un côté, lui revenait l'obligation qu'il devait à son maître, les richesses et les honneurs qu'il avait reçus de lui ; d'un autre côté, l'honneur de sa maison, la vertu et la chasteté de sa sœur, dont il savait bien qu'elle ne consentirait jamais à une telle débauche si elle n'était piégée par la ruse ou la force, ce qui entraînerait un déshonneur éternel pour lui et pour les siens. Il en vint à la conclusion qu'il aimait mieux mourir que de jouer un si mauvais tour à sa sœur, l'une des femmes les plus vertueuses d'Italie, et qu'il devait plutôt délivrer sa patrie d'un tyran prêt à souiller de force sa maison, car il était convaincu que, à moins de faire mourir le duc, sa vie et celle de sa famille n'étaient pas en sécurité. C'est pourquoi, sans en parler à sa sœur ni à personne, il délibéra sur la façon de sauver sa vie et de venger sa honte par le même moyen. Au bout de deux jours, il alla trouver le duc et lui dit qu'il avait si bien travaillé sa sœur, en se donnant beaucoup de peine, qu'elle avait finalement accepté de faire la volonté la duc, à la condition qu'il veuille bien tenir la chose si secrète que nul à part son frère n'en eût connaissance.

Le duc, qui désirait cette nouvelle, la crut facilement. Et, en embrassant le messager, il lui promit de

lui accorder tout ce que celui-ci voudrait lui demander, puis le pria d'exécuter le projet sans attendre, et ils fixèrent ensemble une date. Si le duc fut heureux, il ne faut point le demander. Et, quand il vit approcher la nuit tant attendue où il espérait triompher de celle qu'il avait pensée invincible, il se retira de bonne heure avec uniquement ce gentilhomme ; et il s'habilla de coiffe et de chemise parfumée. Quand chacun fut rentré chez soi, il alla avec le gentilhomme au logis de la dame, où il arriva dans une chambre bien rangée. Le gentilhomme l'aida à ôter sa robe de nuit et à se mettre dans le lit, et lui dit : « Monseigneur, je vais aller vous chercher celle qui n'entrera pas ici sans rougir ; mais j'espère qu'avant le matin, elle sera sous votre garde ». Il laissa le duc et s'en alla dans sa chambre, où il ne trouva qu'un seul de ses serviteurs, auquel il dit : « Auras-tu le courage de me suivre en un lieu où je veux me venger du plus grand ennemi que j'ai en ce monde ? » L'autre, ignorant ce qu'il voulait faire, lui répondit : « Oui, monsieur, fût-ce contre le duc lui-même ». Aussitôt, le gentilhomme l'emmena, si vite qu'il n'eut pas le temps de prendre d'autres armes qu'un poignard. Quand le duc l'entendit revenir, pensant qu'il lui amenait celle qu'il désirait tant, il ouvrit son rideau et ses yeux pour regarder et recevoir le bien qu'il avait tant attendu ; mais au lieu de voir celle dont il espérait la conservation de sa vie, il vit l'approche de sa mort, sous la forme d'une épée toute nue que le gentilhomme avait tirée et dont il frappa le duc en chemise. Celui-ci, sans arme mais non sans courage, s'assit dans son lit et prit le gentilhomme à bras-le-corps en lui disant : « Est-ce là la promesse que vous me tenez ? ». Et, voyant qu'il n'avait d'autres armes que les dents et les ongles, il mordit le gentilhomme au pouce et se défendit au point que tous deux tombèrent dans la ruelle du lit. Le gentilhomme, qui avait peur, appela son serviteur ; celui-ci, trouvant le duc et son maître si liés qu'il ne savait lequel choisir, les tira tous les deux par les pieds au milieu de la chambre et, avec son poignard, égorgea le duc, qui se défendit jusqu'à ce que la perte de sang l'affaiblisse complètement. Alors, le gentilhomme et son serviteur le mirent dans son lit où ils achevèrent de le tuer à coups de poignard. Puis, tirant le rideau, ils s'en allèrent et enfermèrent le corps mort dans la chambre.

Quand il se vit victorieux de son grand ennemi, dont il estimait que la mort délivrait la cité, il jugea que son œuvre serait imparfaite s'il n'en faisait autant à cinq ou six qui étaient les intimes du duc. Et, pour en venir à bout, il dit à son serviteur d'aller les chercher l'un après l'autre, pour leur faire ce qu'il avait fait au duc. Mais le serviteur, qui n'était ni téméraire ni insensé, lui dit : « Il me semble, monsieur, que vous en avez assez fait pour cette heure et que vous feriez mieux de songer à sauver votre vie qu'à ôter celles d'autres. Car si nous passions autant de temps à démettre chacun d'eux que nous en avons pris à démettre le duc, l'aube découvrirait notre entreprise bien avant que nous ne l'ayons terminée, quand bien même nous trouverions nos ennemis sans défense ». Le gentilhomme, que la mauvaise conscience rendait craintif, crut son serviteur et, l'emmenant avec lui, s'en alla trouver un évêque qui avait la charge de faire ouvrir les portes de la ville et de commander aux postes. Il lui dit : « J'ai appris ce soir qu'un de mes frères est à l'article de la mort ; je viens de demander mon congé au duc, qui me l'a donné ; c'est pourquoi je vous prie de demander aux postes de me donner deux bons chevaux et au portier de la ville de m'ouvrir ». L'évêque, qui attachait autant d'importance à sa prière qu'aux ordres du duc, lui donna sur-le-champ un bulletin au nom duquel la porte fut

ouverte et les chevaux préparés. Et, au lieu d'aller voir son frère, le gentilhomme s'en alla à Venise, où il se fit soigner des morsures que le duc lui avait faites, puis il partit pour la Turquie.

Au matin, tous les serviteurs du duc, qui le voyaient rester si longtemps à l'extérieur, soupçonnèrent bien qu'il était allé voir quelque dame ; mais, voyant que les heures passaient, ils commencèrent à le chercher partout. La pauvre duchesse, qui commençait à l'aimer beaucoup, sachant qu'on ne le retrouvait point, éprouva une grande peine. Mais quand on n'aperçut pas davantage le gentilhomme qu'il aimait tant, on alla chez lui le chercher. Et, voyant du sang à la porte de sa chambre, on entra dedans ; mais aucun serviteur ni personne de la maison n'en avait de nouvelles. Suivant les traces de sang, les serviteurs du duc arrivèrent à la porte de la chambre où était ce dernier ; ils la trouvèrent fermée mais en brisèrent rapidement la porte. En voyant le lieu plein de sang, ils tirèrent le rideau du lit et trouvèrent le pauvre corps endormi, dans le lit, du sommeil éternel. L'on peut imaginer la douleur des pauvres serviteurs, qui apportèrent le corps dans le palais, où arriva l'évêque, qui leur raconta la façon dont le gentilhomme était parti en hâte la nuit, sous le prétexte d'aller voir son frère. Il fut alors clair que c'était lui qui avait commis ce meurtre. Et il fut aussi prouvé que sa pauvre sœur n'en avait jamais entendu parler, et celle-ci, en dépit de sa stupeur devant l'acte commis, n'en aima que davantage un frère qui n'avait pas hésité à risquer sa vie pour la délivrer d'un si cruel ennemi. Elle continua sa vie honnête et vertueuse au point que, en dépit de la pauvreté, car leur maison leur fut confisquée, sa sœur et elle trouvèrent des maris plus nobles et riches que tout ce qu'il y avait en Italie ; et ils ont toujours, depuis ce temps-là, joui d'une grande et bonne réputation.

« Voilà, mesdames, qui doit vous faire bien craindre ce petit dieu, qui prend son plaisir à tourmenter autant les princes que les pauvres, les forts que les faibles, et qui les aveugle au point de leur faire oublier Dieu et leur conscience et, à la fin, leur propre vie. Et les princes et ceux qui exercent une autorité doivent redouter de nuire à plus petit qu'eux car il n'y a personne qui ne puisse nuire, alors que Dieu veut se venger du pécheur, ni aucun grand qui ne sache nuire à celui qui est sous ses ordres. »

Cette histoire fut bien écoutée de toute la compagnie, mais elle donna naissance à différentes opinions. Car les uns soutenaient que le gentilhomme avait fait son devoir en sauvant sa vie et l'honneur de sa sœur, en même temps qu'en délivrant sa patrie d'un tel tyran ; les autres disaient que non, mais que c'était une trop grande ingratitude de mettre à mort celui qui lui avait fait tant de bien et d'honneur. Les dames disaient que c'était un bon frère et un citoyen vertueux ; les hommes, au contraire, qu'il était traître et mauvais serviteur ; et il était très intéressant d'entendre les arguments allégués des deux côtés. Mais les dames, selon leur coutume, parlaient avec autant de passion que de raison, disant que le duc était si digne de mort que bienheureux était celui qui avait fait le coup. C'est pourquoi Dagoucin, voyant le grand débat qu'il avait déclenché, leur dit : « Pour l'amour de Dieu, mesdames, ne vous querellez pas sur une chose déjà passée ; mais prenez garde que vos beautés ne fassent point commettre de plus cruels meurtres que celui que j'ai raconté ». [...]